



COUP
de
CŒUR

JO BEVERLEY

Lady Chastity

LES MALLOREN

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Lady Chastity

Jo
BEVERLEY

LES MALLOREN - 1

Lady Chastity

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Berthet*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
MY LADY NOTORIOUS

Éditeur original
Published by arrangement with Berkley,
an imprint of Penguin Publishing Group,
a division of Penguin Random House LLC.

© Jo Beverley, 1993

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2023

1

La voiture ornée d'armoiries avançait en brinquebalant sur la route de Shaftesbury creusée d'ornières durcies par le gel de novembre. Un jeune homme à l'expression nonchalante était affalé à l'intérieur, ses pieds bottés posés sur la banquette qui lui faisait face. Ses traits étaient réguliers, son teint hâlé, et sa mise plutôt simple. Seul un feston argenté rehaussait le devant de sa redingote bleu nuit, et il ne portait pour tout bijou qu'un saphir à la main droite. Une discrète épingle ornée d'une perle et d'un diamant était piquée dans sa cravate. Ses cheveux roux ondulés n'étaient pas poudrés, mais simplement rassemblés sur la nuque en un catogan attaché par deux rubans noirs.

Cette coiffure était l'œuvre de son valet de chambre, un homme d'âge mûr assis avec raideur à côté de lui, un coffret à bijoux sur les genoux.

La voiture oscilla en grinçant. Lord Cynric Malloren soupira et décida de louer un cheval à la prochaine étape. Il ne supportait plus d'être confiné dans cet habitacle exigü.

Être invalide était mortellement ennuyeux.

Il avait réussi à convaincre son frère, le marquis de Rothgar, qu'il était en état de voyager. Ce dernier n'avait cependant toléré qu'un voyage de deux jours

dans le Dorset afin de rendre visite à leur sœur aînée qui venait d'avoir un bébé. Qui plus est dans cette horrible voiture pourvue de couvertures de fourrure pour ses jambes et d'une chaufferette pour ses pieds. Il rentrait donc chez lui à une allure d'escargot, telle une grand-mère fragile.

L'ordre lancé d'une voix forte tira Cynric de sa torpeur. Il mit une seconde à comprendre qu'ils étaient attaqués. Son valet blêmit et se signa en marmottant une prière en français. Le regard de Cyn s'aiguïsa.

Il se redressa, jeta un coup d'œil à l'épée rangée dans son fourreau sur la banquette d'en face. Inutile. On n'avait jamais vu des bandits de grands chemins affronter leurs victimes à l'épée pour leur prendre leur or. Il sortit donc un lourd pistolet à double canon de sa cachette près de son siège et vérifia prestement qu'il était chargé.

L'arme était rudimentaire, mais dans cette situation plus efficace qu'une lame.

La voiture s'immobilisa en travers de la route. Cyn étudia la scène. Les jours avaient raccourci, il était déjà tard et l'ombre des sapins s'étirait dans le soleil couchant, mais il distinguait nettement les deux brigands. L'un, sous les arbres, les tenait en joue avec son mousquet. L'autre, plus proche, était armé de deux pistolets de duel à monture d'argent. Volés ? Ou cet homme était-il un vrai gentleman ? Sa monture était racée.

Cynric décida de ne pas tirer tout de suite. Cette aventure était trop distrayante pour être interrompue, et il devait admettre que, même pour lui, l'autre bandit n'offrait pas une cible facile dans la lumière déclinante.

Les deux hommes étaient enveloppés dans des capes noires. Ils étaient coiffés d'un tricorne, et une écharpe blanche dissimulait le bas de leur visage. S'ils s'échappaient, il ne serait pas facile de les décrire, mais Cyn

était un joueur dans l'âme, même s'il jouait rarement pour de l'argent. Il décida de prendre un risque.

— Descendez de votre siège, ordonna l'homme le plus proche d'un ton bourru.

Le cocher et le valet obéirent. On leur ordonna de s'allonger face contre terre sur l'herbe gelée. Le deuxième homme s'approcha pour les surveiller.

Les chevaux privés de cocher s'agitèrent et la voiture se balançait dangereusement. Jérôme laissa échapper un cri. Cyn s'agrippa à la banquette sans quitter les brigands des yeux. Les chevaux étaient trop fatigués pour prendre la fuite, se dit-il. La suite lui prouva qu'il avait raison, et l'attelage finit par s'immobiliser.

— Vous deux, cria l'homme en pointant son arme vers la portière. Dehors. Et pas d'entourloupe !

Cynric envisagea de tirer sur l'inconnu – à cette distance, il était sûr d'atteindre son œil droit –, mais il se retint. Il risquait de mettre d'autres personnes en danger, et ni sa fierté ni ses possessions ne valaient la peine de supprimer une vie innocente.

Il posa le pistolet à côté de son épée, ouvrit la portière et descendit. Il se retourna pour aider son valet, qui traînait la patte, prit sa tabatière, repoussa la dentelle de son poignet et s'offrit une pincée de tabac. Après avoir rabattu le couvercle, il se tourna vers le brigand.

— Que puis-je pour vous, monsieur ? s'enquit-il posément.

L'homme parut un instant abasourdi, puis se ressaïsit.

— Pour commencer, vous pouvez me remettre cette ravissante tabatière.

Cynric dut faire un effort pour rester impassible. Sans doute choqué par son apparente indifférence, le brigand avait oublié de déguiser sa voix. Son accent était distingué et il semblait très jeune. Sa curiosité

piquée, Cyn en oublia son désir de faire pendre cette canaille.

Ouvrant de nouveau sa tabatière, il s'approcha de lui.

— Vous voulez essayer ? C'est un mélange acceptable...

Il n'avait pas eu l'intention de lui jeter le tabac à la figure, mais le brigand, qui n'était pas idiot, fit reculer son cheval.

— Gardez vos distances. Je prends la tabatière, ainsi que votre argent, et tous les bijoux et objets de valeur que vous avez sur vous.

— Certainement, répondit Cyn avec un haussement d'épaules désinvolte.

Il prit des mains de Jérôme le coffret qui contenait ses épingles, breloques et autres babioles, et déposa la tabatière à l'intérieur. Il ajouta quelques pièces et billets qu'il avait sortis de sa poche. Avec une pointe de regret, il se sépara de la bague en saphirs et de l'épingle à cravate. Ces deux-là avaient une valeur sentimentale.

— Vous en avez sûrement plus besoin que moi, mon brave. Voulez-vous que je dépose le coffret au bord de la route ? Vous pourrez le ramasser quand nous serons partis.

Un autre silence stupéfait, puis :

— Allongez-vous par terre avec vos domestiques !

Cyn haussa les sourcils, chassa une poussière sur sa manche.

— Oh, non, je ne crois pas ! Je n'ai pas envie de salir mes vêtements. Vous comptez me tuer si je n'obéis pas ? ajouta-t-il calmement en fixant le bandit droit dans les yeux.

Le doigt de ce dernier se crispa sur la détente, et Cyn se demanda si, pour une fois, il n'avait pas trop tenté le diable. Aucun coup ne partit cependant. Le jeune homme lança :

— Posez votre coffret à l'intérieur de la voiture et grimpez sur le siège du cocher. Je prends l'attelage et vous le conduirez, monsieur l'arrogant.

— Intéressant, commenta Cyn en arquant les sourcils. Les attelages volés ne sont-ils pas un peu difficiles à refourguer ?

— Taisez-vous ou je vous fais taire de force !

Cyn eut la nette impression que le brigand perdait patience. C'était là une réaction qu'il connaissait bien pour l'avoir maintes fois provoquée dans sa vie.

— Faites ce que je vous ordonne. Et dites à vos gens de prendre leur temps pour aller chercher de l'aide. Si on nous rattrape, le premier coup de feu sera pour vous.

Cyn se tourna docilement vers ses domestiques.

— Rendez-vous à Shaftesbury et attendez-moi à l'auberge de la Couronne. Si vous n'avez pas de mes nouvelles dans un jour ou deux, envoyez un message au château et mon frère s'occupera de vous. Ne vous inquiétez pas. Ce n'est qu'un de mes jeunes amis qui veut me faire une farce, et j'ai envie de jouer le jeu. Hoskins, ajouta-t-il à l'adresse du cocher, si la jambe de Jérôme le fait souffrir, partez devant et trouvez-lui un moyen de transport.

Puis se retournant vers le bandit :

— Me permettez-vous de revêtir mon pardessus et mes gants, monsieur, ou suis-je censé périr de froid ?

L'homme hésita un instant.

— Très bien. Mais je vous ai à l'œil.

Cyn alla récupérer ledit pardessus et enfila ses gants en chevreau noirs. Ils seraient gâchés en quelques minutes s'il tenait les rênes, songea-t-il en faisant la moue. Il fut tenté de prendre le pistolet, mais renonça, décidé à aller jusqu'au bout de cette comédie.

Protégé de l'air glacé, il grimpa sur le banc du cocher et s'empara des rênes d'une main experte.

— Et maintenant, mon brave ?

Le brigand lui lança un regard noir.

— Pas de doute, vous êtes bizarre.

L'homme amena son cheval à la hauteur de la voiture. Il rempocha un de ses pistolets, et pointa l'autre sur Cyn.

— Je ne sais pas à quoi vous jouez, mais vous ne ferez pas le malin avec moi. Allons-y.

Cyn fit claquer les rênes.

— Je ne ferai pas le malin, mais j'espère que votre pistolet ne partira pas tout seul. La route est très inégale.

Au bout de quelques secondes, le canon du pistolet se détourna légèrement.

— Rassuré ? s'enquit l'homme en ricanant.

— Infiniment. Où allons-nous ?

— Ne vous en faites pas, je vous préviendrai quand il faudra bifurquer. En attendant, tenez votre langue.

Cynric se le tint pour dit. Il percevait chez son ravisseur un mélange de stupeur et de colère, et ne voulait pas le pousser à tirer. En vérité, il ne voulait pas provoquer ce crétin. Il avait plutôt envie de l'embrasser sur les joues pour avoir rompu la monotonie de son existence. Il en avait par-dessus la tête de vivre dans du coton.

Il jeta un regard circulaire et s'aperçut que le deuxième bandit était parti devant. C'était risqué, mais ils devaient penser que la menace d'un pistolet l'inciterait à filer droit.

Possible. Il se sentait bien disposé.

Il aurait toléré d'être couvé par ses proches s'il avait été blessé au combat, mais c'était une simple fièvre qui l'avait abattu ! Et maintenant, personne ne voulait croire qu'il était suffisamment rétabli pour rejoindre son régiment. Il avait envisagé de passer outre les décisions de sa famille et de demander à Hoskins de le

conduire à Londres pour y consulter un médecin militaire. Toutefois, ce plan avait peu de chances d'aboutir. Il suffirait d'un mot de Rothgar pour qu'une faiblesse persistante soit décelée par le médecin.

De même qu'un seul mot de Rothgar lui avait procuré un transport rapide jusqu'au château avec des soins médicaux en chemin, tandis que de meilleurs que lui luttaienent contre la fièvre ou en mouraient dans les hôpitaux bondés de Plymouth. Ou survivaient dans des conditions rudimentaires en Acadie. C'était peut-être même Rothgar qui avait intrigué pour le faire rapatrier de Halifax.

Maudit soit-il ! Une vraie mère poule.

Aucune personne sensée ne décrirait le frère aîné de Cyn, et redoutable marquis, comme une mère poule. Mais après la mort de leurs parents, Rothgar avait pris ses cinq frères et sœurs sous son aile autoritaire, et Dieu ait pitié de quiconque serait tenté de leur faire du mal. Fût-ce à la guerre.

Rothgar était particulièrement protecteur s'agissant de Cyn. Non seulement parce qu'il était le bébé de la famille, mais aussi en raison de son physique. Il avait beau donner toutes les preuves du contraire, les gens s'obstinaient à le considérer comme un être fragile. Y compris sa famille, qui le connaissait pourtant bien.

Il était le seul à avoir hérité des traits délicats de sa mère, de ses yeux verts pailletés d'or, de ses cheveux blond-roux et de ses longs cils. Ses sœurs, en particulier sa sœur jumelle, s'étaient souvent plaintes d'une telle injustice. Pourquoi lui et pas elles ?

Cyn se posait la même question. Enfant, il avait cru que l'âge lui durcirait les traits. Mais à vingt-quatre ans, vétéran du Québec et de Louisbourg, il était toujours aussi *joli*. Il avait dû affronter en duel presque chaque officier nouveau venu dans le régiment pour prouver sa virilité.

— Tournez dans ce chemin.

La voix du brigand tira Cyn de sa rêverie. Il guida docilement les chevaux dans l'étroit chemin, face au soleil couchant.

Il cligna des paupières pour se protéger des derniers rayons.

— J'espère que ce n'est plus très loin. Il fera bientôt nuit et il n'y aura pas de lune ce soir.

— Ce n'est pas loin.

Dans l'air froid, de la vapeur s'élevait au-dessus des chevaux, aussi épaisse que de la fumée. Cyn fit claquer le fouet pour stimuler les bêtes fatiguées.

Son jeune ravisseur se pencha en arrière et allongea les jambes avec une aisance méprisante, tentant de se faire passer pour un homme âgé et endurci. Ce n'était pas malin. Sa cape s'était ouverte, révélant des jambes minces. Les soupçons de Cyn se confirmèrent. Il avait affaire à un jouvenceau. Le pistolet demeurait toutefois braqué sur lui, et il dut admettre que le gamin n'était pas un imbécile.

Qu'est-ce qui avait bien pu l'entraîner dans cette folle équipée ? Un pari ? Des dettes de jeu qu'il n'osait pas avouer à son père ?

Cyn ne flairait pas de réel danger, or, son don pour repérer le danger était exceptionnel. Soldat depuis l'âge de dix-huit ans, il avait toujours servi en temps de guerre.

Il se rappelait l'affolement dans sa famille quand il s'était enfui pour s'enrôler. Rothgar avait refusé de lui acheter une charge d'officier, aussi s'était-il engagé au service du roi. Le marquis l'avait ramené à la maison. Mais après plusieurs affrontements violents, son frère avait cédé et lui avait acheté un grade d'enseigne dans un bon régiment. Cyn ne l'avait jamais regretté. S'il avait besoin de l'excitation du danger, contrairement à

de nombreux rejetons de l'aristocratie, il n'avait aucun goût pour les carnages inutiles.

Il jeta un coup d'œil à son ravisseur. Une carrière militaire conviendrait peut-être à ce lascar. Une pensée bizarre lui traversa l'esprit et son regard glissa sur le jeune homme. Et soudain il comprit. Réprimant un sourire, il se concentra sur l'attelage en réfléchissant à sa découverte. À en juger par l'absence de renflement au creux de ses cuisses, son ravisseur était une femme.

Il se mit à siffloter. La situation devenait intéressante.

— Cessez ce fichu bruit !

Cyn obéit et observa pensivement l'inconnue. Les femmes s'exprimaient rarement sur un ton aussi sec. Et il semblait peu probable que cette créature cache de longues tresses sous sa perruque et son tricorne. Se serait-il trompé ?

L'air de rien, il la balaya de nouveau du regard. Non, il avait vu juste. Elle portait un pantalon corsaire moulant qui ne dissimulait aucun équipement masculin. De surcroît, bien que ses jambes soient minces et musclées, les bas révélaient une rondeur du mollet plus féminine que masculine.

— C'est encore loin ? demanda-t-il en effleurant de son fouet le cheval de tête. Ce chemin est diablement tortueux.

— Le cottage est juste en face. Entrez dans le verger pour cacher la voiture. Les chevaux pourront y brouter.

Cyn observa le portail. Il fallait franchir une déclivité aussi profonde qu'un fossé, et il se demanda si l'attelage y survivrait. Il repoussa aussitôt cette inquiétude, trop pressé de savoir quelle serait la suite de cette aventure.

S'aidant de la voix et du fouet, il fit avancer les chevaux épuisés, se maintenant à grand-peine sur son siège tandis que le véhicule plongeait dans le creux, puis se redressait. L'essieu émit un grincement inquiétant,

mais ne se brisa pas. Il conduisit avec satisfaction l'attelage sous les arbres en se demandant si la fille avait remarqué son adresse. Sa passion d'écolier pour la conduite des voitures à chevaux se révélait enfin utile.

— C'est bien, commenta-t-elle d'un ton revêche.

Il commençait à penser que sa mystérieuse lady devait être un remède contre l'amour. Il ne voyait que ses yeux gris au-dessus de l'écharpe, mais ses lèvres étaient probablement minces et pincées.

— Que regardez-vous ? aboya-t-elle.

— Il me paraît raisonnable de garder vos traits en mémoire afin de vous décrire aux autorités.

Elle pointa son pistolet sur son visage.

— Vous êtes idiot, vous le savez ? Qu'est-ce qui m'empêche de vous tirer dessus ?

Sans s'émouvoir, il soutint son regard.

— Le fair-play. Vous seriez du genre à tuer un homme sans raison ?

— Sauver ma tête serait une raison suffisante.

— Je vous donne ma parole que je ne ferai rien pour aider les autorités à vous appréhender.

Elle rabaissa son arme et le dévisagea.

— Qui diable êtes-vous ?

— Cyn Malloren. Et vous ?

Elle faillit tomber dans le piège et répondre. Mais elle se ressaisit.

— Vous pouvez m'appeler Charles. Sin¹ ? C'est un drôle de prénom.

— Cela s'écrit C-Y-N. C'est Cynric, en réalité. C'était le nom d'un roi anglo-saxon.

— J'ai entendu parler des Malloren... De Rothgar, précisa-t-elle en se raidissant.

— Le marquis est mon frère. Ne m'en tenez pas rigueur.

1. En anglais « péché ». (N.d.T.)

Elle regrettait sans doute de ne pas l'avoir abandonné au bord de la route. Rothgar était le genre d'homme dont il valait mieux ne pas encourir la colère.

— Je vous jugerai selon vos actes, milord. Vous avez ma parole. À présent, dételez les chevaux.

— Oui, monsieur, répondit Cyn avec un salut ironique.

Il descendit de la voiture, ôta son pardessus et sa redingote, coinça la dentelle de ses poignets dans ses manches pour ne pas être gêné, puis se mit au travail.

Le soleil s'était couché et il y voyait à peine. Le froid était humide et pénétrant. Le travail lui prit du temps et elle resta là, le pistolet à la main, sans faire mine de l'aider. À un moment, elle regarda derrière lui et lança :

— Retourne à la maison, Verity. Tout va bien. Nous serons là dans quelques minutes.

Cyn tourna la tête et vit la tache claire d'une robe se diriger vers le cottage. Il parierait qu'il s'agissait de l'autre brigand. La situation l'intriguait de plus en plus.

Que faisaient ces deux jeunes femmes, apparemment de bonne naissance, dans ce cottage ?

Pourquoi s'étaient-elles transformées en voleuses ?

Et au nom du ciel, pourquoi convoitaient-elles cette voiture ?

Il frotta le flanc des chevaux avec de l'herbe sèche et drapa sur leur dos les couvertures que Hoskins gardait dans la voiture.

— Il leur faudrait de l'eau, dit-il.

— Il y a un ruisseau au bout du verger, ils le trouveront. Allons à la maison. Prenez le coffret.

Cyn ramassa ses vêtements et ne prit pas la peine de les remettre. Puis il alla récupérer le coffret dans la voiture. Là, il considéra pensivement le pistolet. Ce serait simple comme bonjour de s'en saisir et de tirer sur l'inconnue. Il le laissa là où il était en se demandant s'il allait le regretter.

Une demi-heure plus tard, la réponse se révéla affirmative.

Allongé sur un lit, les bras et les jambes solidement attachés aux montants de cuivre, il lança un regard noir aux trois femmes qui s'agitaient autour de lui.

— Quand je serai libre, je vous étranglerai toutes les trois.

— C'est pour cela que nous vous attachons, répliqua celle qui persistait à se faire passer pour un homme. Nous n'aurions pas un instant de paix si vous étiez libre.

— Je vous ai donné ma parole que vous n'aviez rien à craindre de moi.

— C'est faux. Vous avez dit que vous ne nous livriez pas aux autorités. Mais vous pourriez vous en prendre à ma sœur, ou à ma gouvernante.

Cyn l'observa. « Charles » était une énigme fascinante. Elle avait enlevé sa cape, son chapeau et son écharpe en entrant dans le cottage. L'air ailleurs, elle s'était aussi débarrassée de sa perruque. Il la comprenait. Il n'avait jamais aimé porter une perruque et préférerait sa propre chevelure.

Même privée de son déguisement, elle pouvait encore passer pour un jeune homme. Son costume de velours brun lui allait parfaitement, et la dentelle de sa chemise cachait assez bien sa poitrine.

Son crâne n'était pas tondu, mais ses cheveux châtain doré étaient courts et lissés en arrière. C'était une coiffure assez extraordinaire pour une femme, et pourtant, elle n'était pas si scandaleuse que cela. Peut-être parce que ses traits manquaient de cette douceur qu'on attribue d'ordinaire aux femmes. Elle offrait l'apparence d'un beau jeune homme.

Sa peau était lisse, si bien qu'elle semblait avoir à peine seize ans, alors qu'elle devait être plus proche de vingt. Sa voix était plutôt grave. Sa bouche aurait été

charmante si elle avait souri, mais ses lèvres demeuraient pincées comme si elle était fâchée. Pourquoi diable lui en voulait-elle autant ?

Ses compagnes étaient tout aussi mystérieuses.

Verity, probablement sa sœur, avait de longs cheveux ondulés couleur miel et une bouche douce. Contrairement à Charles, elle avait une silhouette ronde. Charles avait sans doute comprimé sa poitrine, mais même des bandes métalliques n'auraient pu effacer les formes généreuses de Verity, mises en valeur par un large décolleté et un fichu. Néanmoins, sa tenue aurait davantage convenu à une servante qu'à une dame de qualité.

Verity était l'image même de la féminité. Et comme pour le prouver, elle était plus nerveuse et plus gentille que sa sœur.

— Nous ne pourrons pas le garder ainsi indéfiniment, fit-elle remarquer.

— Bien sûr que non. Mais au moins, cela l'empêchera de nous faire du mal pendant que nous dînons et que nous préparons notre départ.

— Mais lad... Mais Charles, se reprit la gouvernante, l'air agitée, vous n'êtes pas autorisée à partir, vous le savez bien.

Cette femme était vieille. Très vieille. Minuscule, voûtée, elle arborait des lunettes en demi-lune et des cheveux argentés. C'était elle qui avait causé la perte de Cyn. Quand Charles avait ordonné de l'emmener sur le lit pour l'attacher, il avait résisté. La vieille femme l'avait alors tiré vers le lit. Il avait eu si peur de briser sa frêle ossature qu'il s'était laissé faire.

Celle-ci avait été sur le point d'appeler Charles « lady », avait-il noté. Une dame de haute naissance, donc, qui pourtant se faisait passer pour un homme, et dont la sœur était vêtue comme une servante.

— Je m'en moque, répliqua lady Charles. Jusqu'à présent, je n'avais aucune raison d'aller où que ce soit, et d'excellentes raisons de me cacher. Mais tout a changé. Je reviendrai en temps voulu. Où irais-je, sans cela ?

— Tu pourras rester avec moi et Nathaniel, suggéra Verity.

Les traits de Charles s'adoucirent.

— Peut-être. Mais il aura déjà beaucoup à faire avec toi et William, ma chérie.

Un petit cri leur parvint de l'étage.

— Il recommence. Quel petit vorace !

Verity se précipita vers l'étroit escalier. Cyn en conclut qu'un des brigands était une mère, sans doute depuis peu, d'où sa silhouette épanouie. L'agacement céda la place à la fascination. Il avait hâte de raconter cette histoire à ses camarades officiers. Une bonne histoire était toujours bien accueillie durant les soirées d'hiver.

La vieille femme disparut dans la cuisine, la seule autre pièce du rez-de-chaussée. Cyn supposait qu'il y avait une chambre sous les toits, où les deux sœurs dormaient avec le bébé. Cette pièce-ci, apparemment réservée à la vieille dame, servait aussi de salon. Elle contenait nombre de paquets, de caisses et de malles.

Pourquoi les deux sœurs vivaient-elles ici ? Et pourquoi Charles n'était-elle pas autorisée à partir ?

Cette dernière fouillait dans un coffre sans faire attention à lui.

— Vous comptez me donner à manger ? demanda Cyn.

— On verra.

— Qu'avez-vous prévu de faire de moi ?

Elle se redressa et s'approcha du lit. Après avoir posé un pied sur le cadre, elle cala le coude sur son genou.

Cyn eut la nette impression qu'elle se réjouissait d'avoir du pouvoir sur lui.

— Nous vous laisserons peut-être ici, comme cela.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ?

— Je ne vous ai fait aucun mal. J'ai même fait mon possible pour que mes domestiques ne donnent pas l'alerte.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

Il fut surpris qu'elle se méfie autant et, peut-être, ait peur de lui. Cela expliquait qu'elle l'ait ligoté. Elle n'avait pas agi par cruauté mais par peur. Vu son physique trompeusement délicat, Cyn n'avait pas l'habitude que les femmes se méfient de lui.

— J'ai deviné que vous ne me vouliez pas vraiment de mal, répondit-il, prudent. Je ne souhaite pas que vous soyez pendue. En fait, j'aimerais vous aider.

Elle reposa le pied au sol et recula d'un pas.

— Pourquoi ?

— Je vous soupçonne d'avoir une bonne raison d'agir comme vous le faites, et j'attends depuis longtemps un peu d'aventure.

Elle parut exaspérée.

— Votre place est à l'asile.

— Je ne pense pas. Je ne supporte pas l'ennui, tout simplement.

— La monotonie a de bons côtés, croyez-moi.

— Je ne les ai jamais découverts.

— Vous avez de la chance.

Pour la première fois, il se demanda si elle n'avait pas de sérieux ennuis. Il avait d'abord cru à une espèce de farce, mais cette redoutable jeune femme n'aurait pas eu l'air aussi grave.

— Vous êtes en danger, n'est-ce pas ?

Elle arrondit les yeux, mais ne répondit pas.

— Raison de plus pour me faire confiance et me laisser vous aider.

Charles leva vivement le menton.

— Je ne fais pas confiance aux... gens.

Il devina qu'elle avait failli dire « aux hommes ».

— Vous pouvez avoir confiance en moi.

Elle eut un rire bref et amer. Il attendit, cherchant son regard.

— Il y a un pistolet chargé posé sur le siège de la voiture. Je ne m'en suis pas servi, car votre sœur tenait mes gens en joue. Je ne l'ai pas pris non plus quand j'ai récupéré le coffret. Je suis un excellent tireur. J'aurais pu vous désarmer, vous blesser gravement, ou vous tuer si je l'avais voulu.

Elle fronça les sourcils, puis tourna les talons et sortit. Quand il entendit la porte d'entrée claquer, il devina qu'elle était allée vérifier s'il disait la vérité.

Quelques minutes plus tard, la vieille femme entra sur la pointe des pieds, une tasse à la main.

— Je suis sûre que vous avez envie de boire quelque chose, milord.

Elle lui fit boire un thé étonnamment fort. Il n'avait pas l'habitude de le boire ainsi, mais il lui en fut reconnaissant. Quand il eut fini, elle lui essuya le menton avec un linge.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle en lui tapotant la main. Personne ne vous fera de mal. Cha... Charles est un peu tendue, ces temps-ci. Tout cela est terrible, ajouta-t-elle en secouant la tête.

Son regard s'assombrit, et il comprit que la situation était bel et bien grave.

— Comment dois-je vous appeler ?

— Oh, tout le monde m'appelle Nana ! Vous pouvez m'appeler ainsi, vous aussi. Vous avez mal aux poignets ? Je n'ai pas trop serré les liens, j'espère ?

— Non, répondit-il, malgré les fourmillements dans ses doigts.

Il ne voulait pas que Charles revienne et découvre qu'il avait été libéré. Sinon, elle croirait qu'il avait juste cherché un prétexte pour la faire sortir. Il tenta d'obtenir d'autres renseignements.

— Et comment dois-je appeler Mlle Verity ?

— Verity, tout simplement, répondit la vieille dame, qui était loin d'être sottre. Veuillez m'excuser, milord, le repas est sur le feu.

Chastity Ware traversa le verger plongé dans l'ombre en direction de la voiture. Elle s'était arrêtée dans la cuisine pour prendre ses pistolets et le mousquet. Il était temps de les rendre à leur propriétaire avec les chevaux. Mais son but principal était de vérifier si son prisonnier avait dit vrai.

De sombres pensées se bousculaient dans sa tête. Quelle mouche l'avait piquée d'enlever Cyn Malloren ?

Elle avait pris sa décision sur une impulsion, mais la voiture leur serait bien utile. Verity et le bébé voyageraient plus confortablement dans un attelage privé qu'en diligence.

Et elle avait eu une bonne raison pour obliger Malloren à conduire. Elle ne voulait pas lâcher les autres hommes du regard le temps de prendre les rênes. Elle doutait que Verity soit capable de tirer sur quelqu'un, quelles que soient les circonstances.

Cela étant, elle aurait pu abandonner l'homme sur un chemin désert. Elle avait déjà conduit un cabriolet, un attelage de quatre chevaux ne devait pas être très différent.

Elles n'avaient pas besoin de s'encombrer d'un homme.

À vrai dire, c'était son insupportable arrogance masculine qui l'avait poussée à agir comme elle l'avait fait.

Il s'était tenu là, dans son costume bleu et argent garni de dentelle, trop beau pour être honnête, et pas le moins du monde impressionné par ses pistolets. Quand il lui avait offert une pincée de tabac, elle avait été tentée de lui faire mordre la poussière, histoire de réduire sa belle assurance à néant. Cependant, comme il l'avait deviné, elle n'avait pas pu lui tirer dessus. Puis il avait retourné la situation à son avantage en adressant un joli petit discours à ses domestiques. Si ceux-ci suivaient ses consignes, cela retarderait leurs poursuivants. Peut-être même ne se lanceraient-ils pas à leurs trousses.

Elle ignorait à quel jeu il jouait, mais au moins était-il neutralisé pour un temps. Et il détestait cela !

Réprimant un sourire, elle ouvrit la portière. Il faisait sombre, et elle dut tâtonner pour chercher l'arme. Qu'elle trouva. À la faible lueur d'un croissant de lune, elle s'assura qu'elle était chargée. Il se vantait, bien sûr, en prétendant qu'il aurait pu la désarmer, la blesser, ou même la tuer. Elle aussi était armée. Pour autant, s'il avait tenté sa chance, il aurait pu réussir.

Elle avait été follement imprudente, réalisa-t-elle. Elle ferma les yeux, au désespoir. Peut-être n'était-elle pas à la hauteur de la tâche qu'elle s'était assignée, à savoir, mettre sa sœur et son neveu en sécurité.

Si Verity n'était arrivée que la veille, ses problèmes remontaient déjà à quelque temps. Sir William Vernham, son époux bien plus âgé qu'elle, était mort deux mois plus tôt, quelques jours seulement après la naissance de leur fils. Cela avait déclenché une bataille pour la garde de l'enfant entre l'oncle du bébé, Henry Vernham, et le comte de Walgrave, le père de Verity et de Chastity.

Henry avait gagné la première bataille juridique, et avait débarqué à Vernham Park. Verity avait vite craint que son fils ne soit en danger. Henry était un homme auquel on ne pouvait se fier, d'autant moins que seule l'existence de ce petit être l'empêchait d'hériter d'un titre et de la fortune qui allait avec. Ses craintes n'avaient fait que croître quand il avait tenté de l'éloigner de sa famille et de ses amis. Elle s'était alors enfuie avec le bébé pour venir se réfugier ici.

À présent, bien qu'ayant peur de Henry, elle ne voulait pas se mettre sous la protection de son père. Lord Walgrave assurerait certes sa sécurité, mais il l'obligerait à se marier de nouveau sans lui demander son avis. Ayant été tellement malheureuse avec sir William, Verity avait décidé qu'elle ne se remarierait qu'avec le major Nathaniel Frazer, son amour d'enfance. Et Chastity avait décidé de tout faire pour qu'elle y parvienne.

Leur problème, c'était qu'elles n'avaient pratiquement pas d'argent, et que d'énormes moyens avaient été déployés pour retrouver Verity.

Henry Vernham était venu deux jours plus tôt au cottage pour interroger Nana et Chastity – cette dernière avait tout juste eu le temps d'enfiler ses vêtements féminins. Elles n'avaient eu aucun mal à le convaincre qu'elles ignoraient où se trouvait Verity, car celle-ci n'était pas encore arrivée. Leur stupéfaction et leur inquiétude étaient authentiques.

Chastity serra les poings au souvenir de cette confrontation avec Henry Vernham. Non seulement celui-ci persécutait sa sœur, mais il avait aussi détruit sa vie à elle. C'était à cause de lui qu'elle vivait ici, déguisée en homme. Elle avait refusé de lui parler, car la tentation de l'étriper était trop forte. Mais en partant, il avait lancé une remarque perfide qui avait failli avoir raison de sa détermination.

— Je suis sûr que vous regretterez d'avoir refusé ma demande en mariage, lady Chastity. Mais il est trop tard pour revenir sur votre décision. Plus personne ne voudra de vous désormais, vous savez.

La fureur l'avait submergée. Si elle avait eu un pistolet, elle aurait tiré. Cependant, quand Verity était arrivée et lui avait raconté son histoire, sa colère était retombée et elle avait réfléchi. Vernham ne détruirait pas aussi la vie de sa sœur.

Elle n'avait pas eu le temps de faire des plans précis et de penser à tout. Vernham pouvait revenir à tout moment. Mais elles avaient compris qu'il leur faudrait de l'argent pour survivre, et qu'elles devraient le voler. S'emparer aussi de la voiture de leur victime avait été une décision impulsive qui mettait leur vie en danger, réalisait-elle à présent.

Cyn Malloren, bon sang ! Elles qui espéraient tomber sur un gros marchand craintif.

Elle regarda les armoiries peintes sur la portière et maudit le propriétaire de l'attelage avant d'arracher une pierre au mur du verger pour gratter les dorures sur les portières. Elle en éprouva une intense satisfaction, mais cela ne dura pas.

Quand elle eut fini, elle jeta la pierre d'un geste rageur. Elle avait eu raison d'effacer les armoiries, car demain tout le comté serait sans doute à la recherche du carrosse des Malloren. Mais cela ne la consolait en rien. Appuyant la tête contre la voiture, elle lutta pour retenir les larmes qui menaçaient et maudit les hommes qui lui rendaient la vie si dure.

Son père, son frère, et Henry Vernham.

— Qu'ils brûlent tous en enfer ! lâcha-t-elle.

Puis elle se ressaisit. Il fallait qu'elle garde les idées claires si elle voulait déjouer leurs plans.

Après s'être assurée que le cran de sûreté était mis sur le pistolet, elle le glissa dans sa poche. Elle jeta

ensuite un coup d'œil à l'épée, puis décida de la laisser là où elle était.

Prenant les chevaux par la bride, elle se dirigea vers sa vraie maison, Walgrave Towers. La grande demeure était plongée dans les ténèbres car aucun membre de la famille n'était présent. Son père et son frère aîné passaient le plus clair de leur temps à Londres, et maintenant ils étaient probablement à la recherche de Verity. Victor, son jeune frère, était en pension. Elle laissa les montures dans l'écurie et se glissa à l'intérieur par une porte dérobée.

Le silence régnait, troublé uniquement par le tic-tac des horloges dans les pièces désertes. Pour Chastity, la maison était pleine de souvenirs douloureux et amers. Des souvenirs récents. Enfant, elle n'avait pas été malheureuse ici. Leur père était généralement absent, et leur mère de nature timide évitait les ennuis. Mais c'était ici que le père de Chastity l'avait amenée, quelques mois plus tôt. Ici, qu'il avait voulu l'obliger à épouser Henry Vernham.

Chastity gagna l'armurerie dans l'obscurité. Elle alluma une bougie à l'aide d'un briquet à silex, vida et nettoya les deux pistolets de duel avant de les remettre dans leur coffret habillé de velours. Son frère aîné serait hors de lui s'il savait que ses leçons de tir avaient aidé sa petite sœur à mener son plan à bien. Chastity se figea en songeant à la dernière fois qu'elle avait vu Fort – sa fureur, ses paroles cruelles et blessantes...

Pinçant les lèvres, elle nettoya le mousquet et le rangea. Elle n'était pas particulièrement discrète. Les domestiques savaient à coup sûr qu'elle était là, et ce qu'elle faisait, mais ils préféraient l'ignorer tant que c'était possible. Elle aurait aimé croire qu'ils l'aimaient un peu, mais elle se disait avec cynisme qu'ils ne tenaient pas à être impliqués dans des disputes de leurs maîtres.

L'atmosphère de la maison l'oppressait, et elle avait hâte d'y échapper. Elle souffla la bougie et s'engagea dans les corridors sombres et froids qui menaient à la porte de la tour ouest. Elle sortit dans l'air froid de la nuit et regagna le cottage de cette démarche masculine qu'elle avait perfectionnée.

Elle avait intérêt à rentrer vite, avant que sa sœur et sa nourrice se laissent attendrir par le joli serpent aux manières doucereuses qu'elle avait pris au piège.

2

Chastity trouva Nana dans la cuisine.

— Le repas sera bientôt prêt, ma chérie, annonça la vieille nourrice. Allez-vous le libérer ou faut-il que je le fasse manger à la cuillère ?

Le ton était doux, mais Chastity perçut la désapprobation.

— Nous ne pouvons pas lui faire confiance, Nana. Et nous avons trop à faire pour le surveiller. Il risque de s'échapper et de ramener les magistrats.

Nana leva les yeux de la casserole.

— Vous auriez peut-être dû y penser avant.

— J'avais besoin d'un cocher, répliqua Chastity.

La vieille femme sortit les assiettes du placard et entreprit de mettre la table. Chastity remarqua qu'elle disposait quatre couverts.

— Je crois que vous pouvez avoir confiance en lui, lady Chastity.

— Charles, lui rappela la jeune femme en soupirant.

Elle décida d'aller retrouver sa sœur. Elle traversa la chambre sans prêter attention au prisonnier, déposa son pistolet sur un coffre et monta d'un pas vif l'escalier raide. Verity habillait son bébé tout en babillant avec lui et en le chatouillant.

— Je ne comprends pas comment tu peux te comporter ainsi avec lui quand tu penses à son père.

— Je ne pense pas à son père, rétorqua Verity.

Elle noua un dernier ruban, souleva l'enfant et le fourra dans les bras de sa sœur.

— Regarde-le. Il n'a rien de sir William Vernham.

Chastity cala le petit paquet de langes sur son bras, captivée malgré elle par le bébé.

— Il ressemble à sir William Vernham, soulignait-elle en faisant des grimaces au bébé pour le faire sourire.

— Je sais, mais ce n'est pas lui. Ce ne sera pas le même genre d'homme, tu peux me croire, ajouta-t-elle d'un ton farouche. Et maintenant que sir William est mort, ce sera plus facile pour moi.

— Ne dis jamais cela devant quelqu'un d'autre que moi, Verity. Ton beau-frère risquerait de t'accuser de meurtre.

Verity blêmit.

— Il ne peut pas faire cela. William est mort d'un arrêt du cœur dans les bras de sa maîtresse.

— Certes, mais les hommes comme Vernham sont capables de tout pour atteindre leur but. Les juges diraient que tu lui as fait absorber un poison impossible à détecter.

— Tous les hommes ne sont pas cruels, protesta Verity avec douceur. Nathaniel est bon.

— Sans doute. Il n'empêche que si le monde était juste, tu aurais eu le droit de l'épouser.

— Oh, Chastity...

— Père savait que tu aimais Nathaniel, pourtant il t'a obligée à épouser sir William... ce vieux gros esquire, qui avait plus d'argent que de jugeote.

Elle appuya le bébé contre son épaule et lui tapota le dos. Verity se mordit la lèvre.

— C'est le devoir d'une fille d'épouser l'homme que son père lui a choisi.

— Il paraît. Mais j'aimerais au moins comprendre le but d'un tel sacrifice. Non seulement père t'a fait épouser sir William, mais il voulait aussi que j'épouse son frère. Qu'avait-il à gagner d'une telle alliance ?

— Je ne sais pas.

— Une chose est claire. Tu as fait ton devoir. Tu n'as plus besoin de faire plaisir à père, tu peux épouser Nathaniel.

— C'est bien mon intention, même si ma conscience me tracasse. J'aimerais être aussi déterminée que toi.

— C'est de voir ton mariage qui m'a donné la force de résister à père, avoua Chastity en frissonnant. Sir William était un être méprisable, et son frère, bien que plus lisse en apparence, est fait du même bois. Je le crois capable de comploter pour supprimer un enfant.

— J'ignore comment tu as trouvé le courage de t'opposer à la volonté de père. Regarde-moi. Je n'ai d'autre solution que de fuir pour lui échapper.

Chastity déposa délicatement le bébé dans son berceau et rabattit la couverture sur lui. Puis elle s'approcha de la lucarne et contempla le jardin uniquement éclairé par le carré de lumière s'échappant par la fenêtre de la cuisine.

— Je ne suis pas sûre que j'aurais été aussi courageuse que cela, Verity, si j'avais su... Je n'imaginai pas qu'il irait si loin. Mais une fois que j'avais commencé à résister, je ne pouvais plus revenir en arrière.

Verity vint prendre sa sœur dans ses bras.

— Il y a à peine deux ans, nous étions heureuses et pleines d'espoir, murmura-t-elle. Que s'est-il passé ?

Elle se ressaisit toutefois très vite et ramassa le panier de linge sale.

— Il est temps de descendre dîner. Tu devrais peut-être mettre une robe, ma chérie ? Il y a un homme avec nous.

Chastity essuya ses larmes et redressa les épaules.

— Certainement pas. Ce ne serait pas prudent, il comprendrait qu'il n'a affaire qu'à trois femmes.

— Oh, Chastity, c'est un gentleman !

— Et en quoi est-ce rassurant ? Sir William était un gentleman. Henry Vernham et père sont censés être des gentlemen. Du reste, en plus d'être un gentleman, notre prisonnier est un Malloren. Ils sont tous beaux et séduisants, mais ils te trancheraient la gorge plutôt que de te céder la place sur la route. Ne te laisse pas subjugué par les longs cils de Cyn Malloren.

Verity rit tout bas.

— Ils sont étonnants, n'est-ce pas ? Je ne peux pas avoir peur d'un homme qui a ce visage.

— Je suis sûre que beaucoup de gens ont fait la même erreur que toi. Et que cela leur a été fatal.

— Franchement, Chastity, tu ne crois quand même pas qu'il représente un danger. Le seul sang qu'il a dû faire couler dans sa vie, c'est celui des faisans qu'il a tués à la chasse.

— Il est dangereux, s'entêta Chastity. Je le sens. Essaie de m'appeler Charles tout le temps. Ou au moins Chas. Et ne révèle pas notre nom. Père et Rothgar sont à couteaux tirés depuis des années. Si Cyn Malloren apprend que nous sommes des Ware, ce sera un enfer.

Verity secoua la tête, mais ne protesta pas. Elle jeta un coup d'œil à William dans son berceau, souffla la chandelle. Elle hésita en haut de l'escalier.

— Chas, et s'il essaie encore de te marier ?

Chastity eut un rire dur.

— Père ? Dieu merci, il a détruit ma réputation quand je lui ai tenu tête. Aucun homme ne voudra jamais épouser la tristement célèbre Chastity Ware.

Cyn la regarda traverser la chambre et gravir l'escalier. Elle avait trouvé le pistolet et devait donc être convaincue de ses bonnes intentions. Pour autant, elle ne semblait pas particulièrement radoucie.

Il voulait la voir sourire. Il voulait qu'elle lui parle, qu'elle lui dévoile ses problèmes afin qu'il puisse l'aider à porter son fardeau. Étonnamment, il lui avait fallu peu de temps pour apprécier sa ravisseuse et son allure pas très conventionnelle.

Cette coiffure lisse était étrange, mais elle mettait en valeur la forme magnifique de son crâne. Pourquoi ne s'était-il jamais rendu compte qu'un crâne pouvait être beau ? Il avait envie de caresser cette chevelure courte et soyeuse.

Cette coupe mettait aussi en valeur ses traits bien dessinés – le front haut et arrondi, le nez droit, le menton volontaire. Et ces yeux bleu-gris étaient inoubliables. Ce n'était décidément pas une femme ordinaire. Cela étant, les femmes ordinaires ne l'avaient jamais attiré.

Elle se déplaçait avec l'aisance orgueilleuse d'un homme – dos droit, démarche déterminée. Il trouvait cela étonnamment érotique et regrettait que ce costume masculin n'ait sans doute été revêtu que pour l'attaque sur la route. Il se demandait à quoi elle ressemblerait avec une robe.

Il ne le saurait pas, car lorsqu'elle redescendit, elle était toujours en pantalon.

Comme les deux sœurs traversaient la chambre pour gagner la cuisine, il lança :

— Vous avez compris que je ne vous ferais aucun mal, Charles ?

Elle se retourna et le regarda.

— Tant que vous êtes attaché, milord, j'en suis persuadée.

— Vous avez peur de m'affronter sans mes liens, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, répliqua-t-elle en posant les mains sur les hanches. Mais pourquoi prendrais-je la peine d'essayer ?

— Par esprit de justice, hasarda-t-il. Je n'ai rien fait de déshonorant.

Elle sourit.

— Aider des brigands n'est pas vraiment honorable, milord.

— Veuillez m'excuser, rétorqua-t-il avec un sourire tout aussi insincère. J'ignorais que vous souhaitiez être pendu. Je réparerai cette erreur à la première occasion.

— Je sais. C'est pour cela que vous êtes ligoté.

Il réprima un rire. Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas autant amusé. Quelle femme. Cette réponse lui fournit une nouvelle arme.

— C'est une drôle de façon d'attacher un homme. Vous aimez reluquer les corps virils, jeune homme ?

Les joues de Charles s'enflammèrent. Elle redevint en quelques secondes une jeune femme aussi innocente que troublée. Il sentit son sexe durcir.

— Arrêtez, vous deux ! ordonna Verity en s'approchant, un couteau de cuisine à la main.

Elle remarqua son érection et se contenta de hausser brièvement les sourcils.

— Cet homme a raison, enchaîna-t-elle, il n'a rien fait pour mériter un tel traitement. Il peut venir dîner avec nous.

— Verity, ne fais pas cela ! aboya Charles.

Mais elle avait déjà coupé les liens qui le retenaient, et il s'assit en frottant ses poignets engourdis.

— Mon cher monsieur, dit-il, content de pouvoir discuter sur un pied d'égalité, j'apprécie la gentillesse de votre sœur, mais puisque vous êtes le maître de

cette maison, ne devriez-vous pas mieux contrôler les femmes qui vivent sous votre toit ?

— Avec un fouet, peut-être ? riposta-t-elle, ses yeux lançant des éclairs.

Cyn adressa un clin d'œil à Verity avant de répondre :

— Votre sœur est à ce point rebelle ?

— Oh, cessez donc, milord ! dit Verity en se retenant de rire. Vous provoquez uniquement pour faire jaillir des étincelles. Si vous continuez ainsi, je vais vous rattacher.

Il leva les mains devant lui en signe de reddition, quitta sa chaise et suivit les deux sœurs dans la cuisine. Combien de temps s'écoulerait avant que quelqu'un commette une bévue, révélant que Charles se prénommaient en réalité... comment ? Charlotte ? Il dévisagea la jeune fille à l'expression glaciale. Charles lui allait mieux que Charlotte.

Ravie de le voir libre, Nana voulut l'installer au bout de la table.

— Non, non, protesta Cyn avant de désigner Charles. C'est votre place, monsieur, puisque vous êtes le chef de famille.

Il sourit, faisant ouvertement usage de son charme, qu'il savait considérable.

— Me ferez-vous l'honneur de me révéler votre nom de famille ?

— Non, répliqua Charles avec brusquerie. Soyez déjà reconnaissant de partager notre nourriture.

Nana apporta une marmite contenant du civet de lapin.

— Une nourriture merveilleuse, commenta Cyn avec un sourire béat.

— C'est si satisfaisant de nourrir un homme, avoua Nana, enchantée.

— Les jeunes garçons en pleine croissance sont généralement voraces, dit-il en tournant un regard incrédule vers Charles.

Ce dernier s'empourpra.

— Ma croissance est achevée.

— Pardonnez-moi, cher monsieur. Je sais que certains hommes n'ont pas de barbe avant...

— Permettez-moi de vous servir, milord, intervint vivement Verity, qui déposa une grosse portion de civet dans son assiette.

Cyn s'abstint noblement de les taquiner durant tout le repas.

— À présent, dit-il alors qu'ils buvaient leur thé, vous pourriez peut-être me dire ce qu'il en est afin que je puisse vous aider.

— Pourquoi feriez-vous cela ? s'enquit Charles, imperturbable.

— Je vous l'ai dit, j'aime l'aventure. J'ai besoin du danger pour vivre. J'ai toujours eu envie d'être un chevalier errant.

— Mais pourquoi croyez-vous que je suis une demoiselle en détresse, milord ? demanda Verity.

— Vous ne l'êtes pas ?

— Les demoiselles ne sont pas mariées, dit-elle avec un sourire triste. Je ne suis plus une jeune fille, mais je suis certainement en détresse...

— Verity ! la coupa sèchement Charles. Ne lui fais pas confiance. Si tu lui parles, il prendra leur parti.

— Que faire d'autre ? répliqua sa sœur. Nous avons besoin de quelqu'un pour conduire l'attelage, et je me sentirais davantage en sécurité avec...

Cyn crut entendre le reste de la phrase : *avec un homme pour nous aider*. Les mots semblèrent flotter dans la pièce, et Charles la fusilla du regard. Était-ce un de ces garçons manqués, qui regrettait de ne pas être un homme ? Il espérait que non.

— Vous vous sentiriez davantage en sécurité avec quelqu'un de plus âgé ? suggéra-t-il doucement. Mon cher Charles, il est évident que vous faites de votre

mieux pour aider votre sœur, quel que soit son problème. Mais il n'est pas raisonnable de refuser de l'aide. Je dois avoir dix ans de plus que vous, et j'ai l'expérience qui vous manque. Si vous me dites où vous souhaitez aller, je m'efforcerai de vous y conduire sans vous faire courir de danger.

— Nous allons à Maidenhead, avoua Verity. Mon futur mari, le major Nathaniel Frazer, est stationné là-bas.

Était-ce le père de l'enfant ? Elle avait une alliance, mais cela ne voulait rien dire.

— Cela ne devrait pas poser de problème, assura-t-il. Pas de problème du tout.

— Sauf celui de l'argent, lâcha Charles.

— Ah. D'où l'attaque sur la route.

— Tout à fait.

Personne ne semblant prêt à lui fournir plus d'explications, Cyn insista :

— Je comprends que voyager dans mon confortable carrosse soit tentant, mais l'escamoter comportait certains risques. N'aurait-il pas été plus raisonnable de prendre la malle-poste ? Ou même les deux pur-sang que vous montiez ?

— Les chevaux ne nous appartenaient pas, expliqua Verity. Et si nous les avons gardés, cela aurait mis le feu aux poudres. Toutefois, je suis d'accord avec vous, il aurait été plus prudent de voyager en malle-poste.

— Tu as raison, dit Charles brusquement. Demain, nous irons à Shaftesbury en carrosse et nous achèterons des billets pour la malle-poste. Enfin, à condition que nous puissions vous faire confiance, milord, ajouta-t-elle d'un ton glacial.

— Vous pouvez. Mais seulement si vous me permettez de participer à votre aventure. Vous ne parviendrez pas à m'en dissuader.

— Ceci n'est pas un fichu jeu !

— Il y a donc un réel danger ?

— Oui.

— D'où vient-il ?

Charles pinça les lèvres, refusant de répondre.

— Je crois que nous devrions le lui dire, intervint Verity.

— Nous parlerons de cela plus tard, décréta Charles, qui se leva, mettant fin à la discussion. Pour l'heure, la question est de savoir où il va dormir.

Cyn ne put résister à la tentation.

— Pourquoi pas avec vous, monsieur ?

Charles se figea, et Verity s'étrangla avec son thé.

— Cela vous ennueie ? Je vous assure que je ne ronfle pas.

— Moi, si, répliqua-t-elle.

— Ah. Et où dormez-vous, monsieur ?

— À l'étage, répondit-elle sans réfléchir. Nous avons divisé l'espace par un rideau.

— Par chance, votre sœur et le bébé ont un sommeil profond.

Elle le regarda sans comprendre, et il précisa :

— Vos ronflements ne les dérangent pas.

Cyn eut un mal fou à s'empêcher de sourire. Si ses yeux avaient lancé des flammes, il aurait été réduit en cendres. Ces yeux étincelants, ces lèvres fermes, ces joues embrasées par la colère, elle était soudain d'une beauté stupéfiante.

Une vague de pur désir le submergea. Il aurait voulu la déshabiller, découvrir les endroits secrets cachés sous son déguisement masculin, voir ces yeux briller de passion plutôt que de colère. Dieu merci, il n'était plus attaché sur le lit, sans quoi elle aurait piqué une crise en voyant sa réaction. Il baissa les yeux, mais il était résolu à aller au bout de cette aventure.

Il fut décidé qu'il dormirait dans la cuisine, mais une seule couverture était disponible. Comme il apparaissait

évident qu'elles allaient devoir lui faire confiance, elles l'autorisèrent à aller chercher sa malle dans la voiture. Avec son pardessus et quelques vêtements, il parvint à se faire un lit acceptable. Bien plus confortable que certains couchages à l'armée, car la cuisine était sèche et chauffée.

Nana et Verity débarrassaient la table. Charles alla chercher de l'eau au puits, puis s'assit avec un livre. Cyn se mit à l'aise.

Il ôta ses bottes et les nettoya avec un chiffon. Qui sait combien de temps elles devraient se passer des soins attentifs de Jérôme ? Il drapa sa veste et son gilet sur le dossier d'une chaise, dénoua les rubans qui retenaient ses cheveux et se peigna. Après une légère hésitation, due à la présence des dames, il ôta sa cravate et déboutonna sa chemise.

Nana et Verity ne firent pas attention à lui, mais c'était la réaction de Charles qu'il guettait. C'est à peine si celle-ci leva brièvement les yeux de son livre. Il allait devoir faire un effort.

Nana se retira, Verity s'attarda quelques minutes, puis monta. Cyn bâilla et se coucha sur sa paillasse improvisée.

Charles referma son livre, s'approcha et se tint au-dessus de lui. Il croisa les mains sous la nuque et lui adressa un sourire enjôleur.

— Vous avez décidé de partager mon lit finalement ?

Elle retint son souffle et recula.

— Que les choses soient claires, milord. Si vous nous jouez un sale tour, je vous tuerais. Si les deux autres ont le cœur tendre, pas moi.

— Vous avez déjà tué quelqu'un, Charles ?

Ses lèvres tremblèrent.

— Non.

— Moi, si.

— J'ai du mal à le croire.